

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Claire Legendre, Nicolas Lévesque

Maïté Snauwaert

Numéro 159, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81986ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Snauwaert, M. (2015). Compte rendu de [Claire Legendre, Nicolas Lévesque].
Lettres québécoises, (159), 56–57.



CLAIRE LEGENDRE

Le nénuphar et l'araignée

Montréal, Les Allusifs, 2015, 104 p., 15,95 \$.

L'écume des peurs

Écrit comme une commande pour la défunte collection « Les peurs » des Allusifs, le livre de Claire Legendre se lit comme une série d'essais à la fois désinvoltes et denses. Mais une croissance invisible et silencieuse, évoquée par les figures du titre, lie aussi en une narration les pièces de cet autoportrait.

Le nénuphar dans la poitrine est la jolie maladie de fiction inventée par Boris Vian à son héroïne de *L'écume des jours*. Dans cet univers, le nénuphar est réel et désigne la tumeur d'un terme poétique, en l'assimilant à une croissance organique — ce qu'elle est —, à une plante émergeant spontanément. Il agit aussi comme un aimant, concentrant en lui l'énergie floue et nébuleuse qui émane du roman ; captant et réverbérant les humeurs étranges dans lesquelles se déploient les personnages. Dans cet univers ondulatoire qui a les vibrations du jazz et celles d'un doux questionnement existentiel, la plante aquatique développée dans le sein humain rend vagues les bords entre les espèces et les règnes.

La peur dans la jolie série d'essais de Claire Legendre fonctionne selon le même principe. Elle attire à elle toute la réalité en ayant l'air seulement de la saupoudrer, de l'effleurer. Comme le nénuphar de Vian, elle joue alors avec les bords du monde, prête à tout instant à nous faire basculer dans la folie relative du fantastique, d'autant plus démentielle qu'elle est domestiquée.

Autoportrait d'une hypocondriaque

L'hypocondrie, interprétation superstitieuse de la santé, forme désenchantée du spleen ou de la mélancolie, moins littéraire et glamour, construit pourtant ici le portrait sinieux d'une angoisse de la mort qui a toujours, en vérité, quelque chose de fondé. D'où cette excellente analyse de l'hypocondriaque : « [S]on inquiétude est comme la garantie de réchapper *in fine* de tous les mots du monde. Le jour où, habitué à s'inquiéter pour rien, il cessera de s'inquiéter, ce jour-là, la tumeur sera bel et bien infiltrée dans sa poitrine, c'est certain. » (p. 10) Cette capacité à fantasmer des maladies imaginaires est rapprochée de la création de fictions qui est le propre du romancier, qui l'emprisonne dans un temps contradictoire et jamais tout à fait présent. Car la maladie divinatoire permet de façon analogue de naviguer sur la crête du temps, dans un futur insaisissable dont les signes auraient été aperçus dès un passé déjà disparu :

Nous regardons ainsi notre vie, au moment de la vivre, avec cet appétit rétrospectif anticipé d'instiller du sens à ce qui en est pour l'instant dépourvu. Nous essayons de deviner la suite. C'est un orgueil déraisonnable : nous nous prenons pour Dieu. (p. 20)

À ce titre, les pages sur la cigarette sont les meilleures, qui offrent une véritable défense et interprétation, plus encore qu'illustration, d'une



CLAIRE LEGENDRE

fière accoutumance, consistant à braver le défi de la mort promise tout en éprouvant intensément l'éphémère :

Au moment où je fume je n'ai pas peur de mourir, ou bien je goûte cette peur si profondément qu'elle m'assure, par son acuité, de ma vie présente, et rien, pas même l'idée vague de ma finitude en un raclement de gorge, ne peut concurrencer ce que j'éprouve : la certitude d'exister, la volupté de creuser en moi le trou que la vie y fabrique, l'évidence de l'instant. (p. 53)

Aussi, lorsque la prophétie tant redoutée de la maladie se réalise, c'est une terreur digne des peurs d'enfance qui resurgit : non parce qu'elle est naïve mais parce qu'elle est *entière*, intégralement sincère, intacte comme au premier jour. Sous des dehors badins et pleins d'autodérision, c'est à une analyse de nos peurs primitives que l'auteure nous invite. Chacun alors, non sans un léger malaise, se prend à observer les siennes, et souhaite avoir le courage de Claire Legendre pour le faire sans mauvaise foi ni camouflage.

INFOCAPSULE

BANQ écope encore !

Si la ministre de la Culture Hélène David a été encensée au moment où elle bonifiait les subventions au monde du livre (voir l'éditorial de ce numéro), elle ne reçoit pas d'éloges des autres secteurs. BANQ vient de subir la suppression de 32 postes. L'objectif du gouvernement libéral est « de réduire à tout prix de 2 % la masse salariale des employés des services publics », selon Annie Brisson-Proulx, responsable des communications du Syndicat de la fonction publique du Québec (SFPQ). En soi, cette coupe n'est pas tragique puisque BANQ compte actuellement 678 employés.

Cela dit, BANQ a connu des coupes successives de 2008 à 2013 qui s'élevaient à 8 millions de dollars. C'est 10 % de son budget total. Pour éponger le manque à gagner, BANQ a dû réduire les heures d'ouverture. À ses débuts, la grande bibliothèque était ouverte tous les jours de 10 heures à minuit. Elle ne l'est plus dorénavant que de 10 heures à 22 heures du mardi au jeudi et de 10 heures à 18 heures du vendredi au dimanche.

La réduction des heures d'ouverture a-t-elle eu des effets désastreux sur la fréquentation de la bibliothèque ? Il semble bien que non puisque, pour l'année 2014-2015, 6 millions de visiteurs y sont venus alors que les visiteurs atteignaient 27 millions au cours des dix dernières années.



NICOLAS LÉVESQUE
Le peuple et l'opium

Montréal, Nota bene, coll. « Philosophie continentale », 2015, 154 p., 20,95 \$.

Souveraineté et dépendances

Dans cet essai de philosophie continentale tierce, américaine et francophone, deuxième de la nouvelle collection des Éditions Nota bene, Nicolas Lévesque interroge, après la fin des grandes idéologies, les nouveaux opiums d'un peuple encore en devenir, ou qui n'a pas renoncé à devenir (peuple).

Après *Teen spirit* en 2009, qui postulait une adolescence politique de la société québécoise, ouvrage repris et augmenté à la suite des manifestations du Printemps érable dans *Le Québec vers l'âge adulte* en 2012, le nouvel essai de Nicolas Lévesque diagnostique un Québec *addicted*. Dressant un portrait de nos dépendances à travers les siennes, l'auteur propose une réflexion sur l'ambivalence du *pharmakon* (remède bénéfique ou poison maléfique), en tant qu'il se lie au processus du vieillissement. L'essayiste, qui est aussi psychanalyste et éditeur, appuie en effet sa réflexion sur son propre devenir, à la recherche de son historicité philosophique et politique : « Freud a été la lecture de ma vingtaine. / Nietzsche celle de ma trentaine. / Marx sera peut-être celle de ma quarantaine. » (p. 12) Construit en quarante unités qui font écho au chiffre de l'âge que vient d'atteindre l'auteur, l'essai se noue en une prose détendue et fluide qui se resserre à mesure qu'elle progresse, comme si la maturité qui constitue l'objet du questionnement était à l'œuvre dans le processus même du texte.

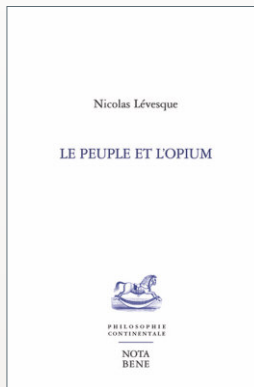
« Je me souviens, je deviens. » (p. 80)

Le mouvement de l'essai met ainsi en parallèle la difficulté de la posture de l'essayiste, qui « porte en lui notre double condition d'être solitaire et grégaire, de sujet et d'objet » (p. 23), et celle analogue du peuple à être investi de la place qui lui revient, dans une « démocratie vivante, qui se pense et se vit à partir de l'écart fondateur entre le peuple réel et sa représentation » (p. 28). Or, explique Nicolas Lévesque en s'inspirant de Pierre Vadeboncoeur et d'Alain Badiou :

La nouvelle démocratie capitaliste est apparue en faisant disparaître le peuple lui-même, en le recouvrant d'une main du manteau de la science, des chiffres, des budgets, des sondages, des données probantes, et de l'autre main de la couverture médiatique qui répand l'opinion publique conservatrice — confondue de manière odieuse avec la voix du peuple lui-même. (p. 27)

En d'autres mots : le peuple a cédé sa place à la population, administrée au lieu d'être considérée comme le sujet d'une voix plurielle et résistant à l'assignation. L'enjeu commun de la culture et de la politique est alors de conquérir la légitimité d'une parole libre.

La découverte humblement avouée de Fernand Dumont (p. 21-22), à ce sujet, vient entériner le fait que nos apprentissages ne sont pas linéaires, encore moins échus au mitan de la vie. L'étude émouvante des *Actes retrouvés* de Fernand Ouellette (# 26) va dans le même sens, qui mêle la réflexion sur l'engagement politique à celle sur la maturité, débouchant sur une conception poétique des devenirs rendus possibles par la lecture et l'écriture : « [I]l est des moments, sans âge, sans



NICOLAS LÉVESQUE

époque, où un homme, un lecteur, accède, par une fente de l'actuel, à l'infini qu'il transporte à son insu. » (p. 87)

L'opium sans peuple

Le peuple et l'opium devient une réflexion sur les bords « pharmaceutiques » de la réalité (p. 52), les formes plus ou moins prononcées de notre étanchéité ou de notre adhésion au monde, qui entraînent dans leur sillage notre recours plus ou moins systématique à divers expédients. Or :

Il n'y a pas d'opposition radicale entre culture et divertissement, puisqu'il y a un divertissement nécessaire, inévitable qui est la culture humaine même, le réel étant déchirure, douleur, brûlure. La différence, je le répète, tient dans le rapport (plus ou moins) anesthésié à l'injustice. (p. 50)

Ce n'est donc pas une condamnation que propose Nicolas Lévesque, mais une interpellation des distances que nous prenons avec notre vie intérieure comme avec le monde qui nous entoure, au gré d'un *continguum* de désengagements. L'analyse devient alors sociale lorsqu'elle examine les relations humaines à l'aune de cette économie de la dépendance qui est paradoxalement un déni des interdépendances. L'exemple du bouc émissaire comme porte-douleur en est l'illustration (p. 54). La réflexion sur les dépendances (p. 69) devient une réflexion sur l'indépendance et sur « la charte des peurs » (# 23).

L'économie aussi est habilement ciblée, d'une part à travers le commentaire du dernier livre du psychanalyste René Major : « Sans s'en rendre compte, l'austérité excessive transporte le même excès que la dépense. [...] L'économie ne sait plus (et ne sent plus) ce qu'elle fait. » (p. 34) D'autre part, à travers l'analyse percutante du film de Martin Scorsese, *The Wolf of Wall Street* (# 10). C'est que l'essai se déploie comme un carnet, incluant une pièce de théâtre fantaisiste (# 35), d'excellentes remarques sur la danse (# 37), des commentaires cinématographiques et littéraires. Cette excentricité générique vise à faire de l'essai un lieu plus libre de la pensée.

Est-il encore possible de rêver politiquement, se demande Nicolas Lévesque, de rêver comme un peuple, lorsqu'on a atteint l'âge de la maturité ? Il n'y a plus aujourd'hui en Occident d'opium du peuple aussi puissant qu'une religion, mais il reste des incitations à vouloir être un sujet collectif, sans qu'il s'agisse d'une utopie malade orchestrée par quelques-uns ; des désirs de solidarité qui sont comme des éclairs pas tout à fait éteints.